

LE CRIME ET SON CHÂTIMENT

(Voir à partir du p. 1)

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

VI

Il aperçevait distinctement, comme s'il avait présidé lui-même aux interrogatoires, les acteurs du drame, agir, se défendre, pleurer devant lui... Il les entendait aussi, et chacune de ces figures prenait un relief étonnant, au lieu de s'effacer, au lieu de n'apparaître que comme une vague vision.

Il voyait même l'héroïne, la fille-mère pressant là, mystérieuse et fatale, et il lisait comme en un livre ouvert, les tragiques pensées qui avaient précédé, dans son cœur, le projet de l'assassinat.

Qui était-elle celle-là, et comment la découvrirait-il, après tant d'années ?

Puisque le hasard l'avait servi, au point de le faire passer inaperçue, à travers les sanglantes scènes du meurtre, ce même hasard allait-il se retourner contre elle aujourd'hui ?

C'était peu probable... Enfin, il essaierait...

Il nota au fur et à mesure qu'il parcourut le dossier, les principaux indices relevés par l'enquête. Il prit les numéros des billets de banque que le notaire Desbois avait apportés à Gaspard, le jour même de l'assassinat du jeune homme, et qui avait été renfermés dans un portefeuille de cuir rouge, marqué aux initiales G. L.

Il découvrit la lettre si brève d'Albine, écrite d'une encre blanche que le temps avait presque entièrement effacée et qu'il fallait un effort pour lire :

"J'attendrai deux jours, deux jours seulement, pendant lesquels j'espérerai encore. Après je me vengerai."

Il eut une impression bizarre, en examinant cette lettre, l'impression d'une écriture déjà entrevue...

C'était une écriture de femme, — il n'y avait à s'y tromper, — une peu forte, trébuchée, tracée à la hâte sans doute ; la main devait suivre, à ce moment-là, les battements précipités du cœur...

Il pria le juge de la lui confier.

Le jury y consentit.

Il demanda et obtint encore qu'on lui remit le couteau qui avait servi au meurtre et qui avait été retrouvé dans la gorge de Gaspard.

Cet arme avait été gardée comme pièce à conviction, soigneusement étiquetée et rangée dans un coin, où depuis vingt-cinq ans elle attendait.

Les traces de sang s'y voyaient encore et avaient laissé de larges taches de rouille le long de la lame, jusqu'au manche.

Paul revint ensuite à Lesguilly.

Ce qu'il avait fait jusqu'alors n'était que pour préparer son action.

Main tenant il fallait agir ainsi.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

DEUX RIVALES

I

Mais, des mois se passèrent et Paul ne fut pas plus avancé qu'au premier jour. Il eut beau fouiller tout le pays, il ne trouva rien.

Il était désespéré et il venait d'écrire à la marquise de Terracini qu'il commençait à perdre courage et qu'il s'était tenté l'impossible, — il s'en était douté, il le lui avait dit et il en était sûr maintenant, — que de poursuivre une entreprise pareille.

La marquise lui avait répondu en lui disant qu'elle ne s'était jamais dissimulé les difficultés de cette entreprise, qu'il lui faudrait une année, deux années peut-être, avant de rencontrer le hasard qui le mettrait sur la piste.

Mathilde en parlait à son aise, comme une femme ayant vécu vingt-cinq ans avec l'idée de la vengeance et pour laquelle deux années ne comptaient plus.

Mais Paul trouvait le temps long. Il pensait à Adrienne. Il demanda à la marquise la permission de lui écrire. La marquise la lui accorda. Il se consola un peu de son exil en envoyant à la jeune fille, par l'intermédiaire de Mathilde, — des lettres où il lui racontait, pour expliquer son absence, que sa mère avait voulu ainsi les soumettre tous deux à une dernière épreuve, que leur séparation ne serait pas longue et qu'ils verraient bientôt, — il l'espérait, — la fin de leur peine.

Nous avons dit que Mathilde avait expliqué à sa fille le départ de Paul sans lui confier, bien entendu, pour quelle affaire délicate elle l'avait envoyé à Chalamhah. Comme elle avait dit en même temps à Adrienne que le retour de Paul précéderait leur mariage, la jeune fille n'avait pas manifesté trop de curiosité et avait simplement promis le secret que sa mère lui demandait vis-à-vis de Réverson.

Celui-ci était trop clairvoyant pour ne pas remarquer que sa petite fille, — depuis la scène du parc et les reproches qu'il avait adressés à Paul, — au lieu d'être triste ou seulement préoccupée, paraissait au contraire renouer à l'espoir.

Sa défiance fut éveillée.

— Ils doivent correspondre ou se voir en secret, se dit-il.

Mais, malgré sa surveillance, il ne surprit rien de suspect chez elle.

Au contraire, il semblait depuis quelque temps, qu'elle eût à cœur de ne plus quitter le vieillard. Son teint animé, ses yeux clairs, toute cette vie débordante de sa personne, disaient assez la joie de son âme.

— Ah ! ça, qu'est-ce que l'on me cache ?... Qu'est-ce qu'il se passe-t-il donc ? se demandait le maître de forges. Adrienne ne serait pas plus tranquille ni plus gaie s'il y avait promesse de mariage.

Il attendit quelque temps.

La situation restant la même, Adrienne étant de plus